CALENDRIER CARNAVALESQUE DE 1904.

BALS A L'OPERA.

Falstaffians, vend., 29 janvier.
High Priests of Mithras, lun., 1er février.
Fils d'Obéron, jeud., 4 février.
Consus, lun., 8 février.
Atlantéens, mar., 9 février.
Chevaliers de Momus, jeu., 11 février.
Equipe de Protée, lun., 15 février.
Equipe de Comus, mar., 16 février.
Rex, mard., 16 février.

TEMPERATURE

Du 15 janvier 1904

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens, No 121 rue Carondelet.

	Farenheit	Centigrade
7 h. du matin....	46	8
Midi.....	72	22
3 P. M.....	72	21
6 P. M.....	64	18

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

L'Obus, conte, par M. Victorien Sardou.
Le Legs.
Le 1er janvier 1870 aux Tuileries.
Les Vautours de Paris, Feuilleton du Dimanche (suite).
Mondanités, chiffon.
L'Actualité, etc., etc.

NAZARETH.

Nous détachons de la "Revue du Bien" cette page sur Nazareth, cette terre divine en train d'être profanée par les progrès de la civilisation :

N'ai-je pas lu dernièrement qu'on venait d'élever un hôtel de voyageurs à Jéricho ? Un hôtel Terminus, sans doute, ou Métropole, ou Continental ? Car les "Cheval-Blanc" et les "Lion-d'Or" ne ressusciteront plus.

Mais, Lion-d'Or ou Métropole, l'annonce de cet hôtel m'a consterné. Je sais bien que l'on dit couramment la "gare de Jérusalem", comme on dit la gare de Sainte-Menehould ou de Perpignan ; je sais bien que, dans quelques années, nous aurons un casino avec petits chevaux dans la vallée de Josaphat, et des régates sur le lac de Génésareth, et un vélodrome au pied du Thabor, sans compter un vaste entrepôt de vins, c'est indiqué, à Cana. Je sais bien que tout s'en va, même dans cette vieille terre de Chanaan où tout semblait figé depuis des siècles ; mais il est certaines disparitions, ou, pis encore, certaines profanations, auxquelles se résigneront toujours difficilement les âmes restées quelque peu imaginatives.

Et combien je m'applaudis d'avoir parcouru la Judée, au temps où elle était vraiment encore la Judée, et non un pays quelconque à automobiles et à tramways ! A l'âge surtout où l'on a dans l'âme les croyances, dans le cœur les illusions, dans le cerveau les enthousiasmes de la vingtième année ! Et cela dit, qu'on me permette de copier dans mes notes de voyage d'alors ce récit de mon arrivée à Nazareth :

Aujourd'hui, à midi, étant seul en avant de notre petite caravane, j'ai aperçu tout à coup, dans un détour du chemin et au-dessous de moi, ce village de la Judée, qui tient une place si grande dans la poésie et dans l'histoire de l'humanité, cette humble bourgade dont le nom éveille des sensations si étranges et si douces. De blanches et coquettes maisons, séparées par des jardins au feuillage sombre et éparpillées sur le flanc d'une colline, des chemins creux bordés d'aloès et de cactus, des champs de figuiers, des bouquets de lentisques, voilà sous quel aspect se présente Nazareth.

J'attends mes compagnons de route, et, une fois réunis, nous mettons pied à terre et nous descendons, par un chemin très raide, vers le couvent dont la masse énorme semble écraser les maisons voisines. Des enfants aux yeux vifs et à la rieuse figure viennent au-devant de nous, tendant leurs mains pleines de fleurs sauvages ; des vieillards aux longues barbes blanches, véritables patriarches, s'arrêtent pour nous souhaiter la bienvenue de cette voix douce qu'ont les vieillards et les enfants ; les femmes aux traits réguliers, au regard pensif, nous sourient comme à des amis.

Nous arrivons sur une petite place dont la fontaine, ombragée d'un figuier, laisse couler dans un bassin de pierre une eau fraîche et limpide ; plusieurs Nazaréennes sont là, riant, babillant, les unes emplissant leurs cruches, d'autres emportant sur la tête les amphores pleines, qu'elles soutiennent de leurs bras gracieusement arrondis.

"C'est la fontaine de la Sainte-Vierge, nous dit Mansour, notre drogman ; c'est là que Marie venait tous les matins puiser de l'eau et emplir sa cruche."

Et nous nous arrêtons, et nous regardons, les yeux pleins de larmes, ce tableau adorable que l'on dirait détaché d'une gravure de la Bible. Ce sont bien les mêmes Nazaréennes, c'est bien le même costume, le même babillage, le même cadre plein de fraîcheur et d'ombre. Là bas, tout au bout du chemin, une jeune fille s'avance seule, avec son amphore vide sur l'épaule gauche ; son visage est gracieux ; ses yeux, qu'elle tient baissés, rayonnent d'une douceur et d'une pureté divines ; elle approche lentement de la fontaine, elle emplit sa cruche et, pensive, écoute sans y mêler sa voix, le babil de ses compagnes. C'est Marie. Et dans quelques années, à deux pas de là, dans cette petite maison que nous apercevons sur notre droite, Jésus poussera le rabot, et Joseph, grave toujours, surveillera tendrement son jeune apprenti.

Le "Commoner".

Chicago, Illinois, 15 janvier—M. Bryan télégraphie d'Annibal, Missouri :

"N'ai pas entendu parler du journal de Hearst à St Louis. Je publierai une édition quotidienne du "Commoner" à St Louis durant la convention.

Signé : WILLIAM J. BRYAN.

Un Réveillon AU Grand Siècle.

Il y a quelques années, dit la "République Française," à qui nous empruntons ce récit, M. Ernest Lacan fit revivre, en un court opuscule, un réveillon de grands seigneurs, au dix-septième siècle. Transportés entre les lambris dorés d'un merveilleux hôtel, nous assistons au souper offert par la marquise de Sévigné, à Carnavalet, la nuit de Noël de 1677 :

Les dames sont revenues en chaise, de la chapelle des Filles bleues de l'Annonciade, dont le couvent voisine avec la demeure de la marquise. Après la messe, l'heure est arrivée de la réunion joyeuse autour de la table richement servie.

Dans le salon se rencontrent les invités : la maréchale de Schomberg, la spirituelle Mme de Coulanges, Mme de La Fayette et la délicate comtesse de Grignan, arrivée depuis peu chez sa mère. C'est aussi le marquis de Pomponne, secrétaire d'Etat, bien près de sa disgrâce, l'abbé de Grignan, prédicateur de Sa Majesté ; le bon abbé de Livry, Bernard de La Mennoye, d'Hacqueville, et enfin Coulange, poète et chansonnier, trompé par sa femme et toujours à la recherche de quelques louis.

La table de souper est garnie d'un surtout de circonstance : autour d'un agneau tout entier, semblant dormir dans une niche ingénieusement imitée, des figures naïves supportent les corbeilles à fruits, et les candélabres rappellent les mages et les bergers. Un immense dressoir occupe tout un panneau du salon. Il est garni d'aiguières et de vaisselle d'argent et de vermeil. Aux deux côtés, des orangers semblent recevoir, sur leur feuillage éclatant, l'eau parfumée d'une fontaine établie au sommet du dressoir. La fleur d'oranger est le parfum préféré par le Roi et, naturellement, l'odeur à la mode.

Avant que les convives prennent leur place, Coulange procède, avec le cérémonial accoutumé, au placement de la bûche de Noël dans la grande cheminée Henri II, dont la forme démodée fait le désespoir de la maîtresse de maison.

La marquise est joyeuse, ce soir-là, d'avoir auprès d'elle ses enfants, car le baron de Sévigné, blessé au talon—tel Achille—à la prise de Saint-Omer, assiste également à la fête ; elle sourit de tout son esprit et de tout son cœur.

Le souper est alors servi. Quel estomac du vingtième siècle ne reculerait devant son abondance et sa variété ? Il compte huit services : d'abord diverses soupes, viandes coupées par rouelles, saucisses, daubes, fritures, courts-bouillons, langues de porc et de bœufs fumées, farces, pâtés chauds, salades ; puis le cortège des rôtis ; perdrix, faisans, dindonneaux, levrauts, chapons, entourent l'agneau cité. Le quatrième service amène les petits oiseaux : grives, mauviettes, ortolans. Pour "ôter le goût des viandes", on prend de différents poissons enveloppés de pâte : saumons, truites, carpes. Deux buissons d'écrevisses arrivent, flanqués de quatre tortues dans leur écaille. Au sixième service, voici les mets sucrés : beignets, gâteaux feuilletés, gelées de différentes couleurs et les légumes : cardons et céleris.

Les pâtisseries reparaissent au dessert, avec les fruits cuits et crus : les amandes fraîches et les noix confites, les confitures sèches et liquides, les massepains, les biscuits glacés, pastilles et dragées. La Bourgogne et la Provence mêlent l'arome de leurs vins rouges au muscat du Languedoc.

Et les gens qui absorbent ce pantagruélique repas ont quand même beaucoup d'esprit ; on potine, on conte les nouvelles de la cour, la comédie jouée entre le roi, Mmes de Montespan et de Maintenon. Mme de La Fayette cite un passage de la Princesse de Clèves, qu'elle vient d'achever. Coulange chante un madrigal.

Et, tandis que s'amusent ces gens de qualité, un chant de Noël éclate sous les fenêtres. Ce sont trois mendiants, le visage noirci, vêtus de tuniques blanches et coiffés de couronnes de clinquant. Ils figurent les trois rois mages et viennent donner une sérénade à la noble compagnie, contre quelques livres d'aumône. L'un d'eux tient au bout d'un bâton, une grande étoile symbolique en papier, qui renferme pour le moins deux ou trois chandelles allumées.

Le baron de Sévigné est chargé de leur octroyer un généreux cadeau de Noël et, comme il se fait tôt, chacun regagne sa demeure et son lit.

La bûche de Noël.

On la brûle encore, la bûche de Noël. On la brûle, chaque année, un peu partout : en plus d'un canton de France et de l'autre côté des Alpes et de l'autre côté de la Manche.

C'est une très vieille coutume, disent les "Débats", en signale, dès le haut moyen âge la "bûche", chez les peuples du Nord : elle s'appelait communément "Yuleblock, Weihnachtsblock, Christolock". Elle est probablement un reste des anciennes fêtes païennes de "Yule".

Jusqu'à ces derniers temps, en Italie, la fête de la Bûche, "ceppo", avait un prélude pittoresque. Des hommes, aux cheveux flottants, dévalaient les rudes sentiers des Abruzzes. Sur leur tête, ils avaient un chapeau pointu, orné de rubans de toutes nuances ; autour du torse, une veste courte, aux couleurs vives. Leurs pieds étaient chaussés de sandales de peau. Ils avaient aux mains le fifre et la cornemuse. C'étaient les "pifferari". A Rome, ils allaient devant les madones ; ils jouaient au "bambino" Jésus leur musique agreste et ingénument dévote. Dans la Sicile contemporaine, on entend toujours, à l'occasion de Noël, la cornemuse du "ciarrammiddaru" et aussi l'aigre mélopée du violoniste aveugle : il va, de porte en porte, proposer sa chanson.

Chez nous, au cœur des montagnes dauphinoises, on accourt, bien souvent, de très loin, pour goûter la douceur de se réunir autour de la bûche. A Montpelier, il y a quelque trente ans, Mistral rappelait que ses compatriotes de jadis auraient fait cent lieues et plus, traversé la mer, franchi les monts, pour être, une fois au moins, présents à la fête familiale.

La règle, en Provence, était de prendre, pour la bûche, le tronc d'un arbre fruitier. Dans les fermes anglaises, un gros bloc de bois suffit. Aux environs de la Durance, parents, amis, serviteurs, escortaient pieusement la bûche. Le plus âgé la tenait à un bout, le plus jeune à l'autre bout. On faisait ainsi le tour de la cuisine, par trois fois. Devant l'âtre, on s'arrêtait. Le père de famille aspergeait la bûche avec du vin cuit et la bénissait. Il faisait ce vœu : "Qu'à la Noël prochaine, si nous ne sommes pas plus, nous ne soyons pas moins !" Puis la bûche était mise au feu. Le père se signait et disait : "Bûche de Noël, embrase-toi !"—En Angleterre, la bûche apportée en grande cérémonie, est allumée avec le tison survivant à la bûche de la Noël précédente. Durant une année, ce tison est donc une relique. En Toscane, on bande les yeux aux enfants. Ils tournent autour de la bûche, la frappent à coups de pincettes et ils chantent l'"Ave Maria de la bûche". Cet air a une vertu : il déchaîne sur leurs têtes une pluie bienfaisante de bonbons et de mignons cadeaux.

La bûche et les "chandelles de Noël" doivent brûler selon des rites définis. Les Anglais veulent que la bûche ne se consume pas avant l'aube. Si elle s'éteint trop tôt, c'est un présage funeste. Il ne faut pas, non plus, que survienne une personne qui louche ou boite. Les Provençaux redoutent, pour leur part, que la mèche de l'une des trois chandelles ne se tourne du côté de quelqu'un. Mais, boiteux ou non, les mendiants peuvent se présenter. Au premier qui passe, on donne un quart du "pain de Noël". En Normandie, les indigents viennent demander "un p'tit cagnon", et leur malice ajoute : "Si vous n'volez pas l'coper,—Donnez-moi le pain tout entier".

Pendant que le feu dévore la bûche, les rasades, les chansons, les histoires vont leur train. Gaies ici, plus tristes ailleurs, suivant l'humeur de la race et le génie des gens. En Bretagne, la voix des vieux raconte ce que racontaient déjà ceux d'autrefois. Dans le pays de Trégnier, de Morlaix, de Léon ou de Vannes, les paysans parlent du défilé sinistre qui, la nuit de Noël, traverse les landes de l'Armorique. Ce sont les Korrigans armés de marteaux, c'est le garçon à la grosse tête, c'est l'homme-loup, c'est le cheval-trompeur ou le dragon gardien des trésors.

THEATRES.

NEWCOMB.

Il était difficile de remplacer une pièce comme Sapho, dont le succès a été si retentissant. La direction y a réussi en donnant "East Lynne".

Miss Treat Hunt y est aussi brillante que dans celui de Fanny Le Grand.

CRESCENT.

Après "A Hot Old Time" qui achève une brillante semaine, voici venir une troupe de minstrels, comme il y en a peu.

Les minstrels mastodon de Haverly, sont en grande partie des musiciens et des chanteurs.

La première des Mastodon aura lieu dimanche.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Infinie, la variété des scènes que l'Orpheum offre chaque semaine à ses heureux habitués.

Cette fois, c'est la troupe de miss Redding qui fait les principaux frais des représentations.

Parmi les principales actions nous citerons "The Cattle Queen".

La pièce est populaire : elle fera recette.

TULANE.

On sait que M. W. Crane est aimé et apprécié par nous. Aussi voit-on la foule des spectateurs grossir à chaque représentation qu'il donne au Tulane.

Dimanche, changement de spectacle, première de "Ressurection," avec Miss Blanche Walshe dans le principal rôle.

"Ressurection" a déjà fait le tour du monde.

GRAND OPERA HOUSE.

Quelqu'ait été le succès d'une pièce comme le "Sergent James", il faut bien la changer, quand arrive la fin d'une semaine.

Cette fois, le public n'aura pas à se plaindre, car la troupe Baldwin-Melville nous donne un drame célèbre "Davy Crockett" qui fera salle comble à coup sûr.

OPERA.

Ce soir, la direction nous offrira un spectacle très varié, se composant de "Paillasse," de "Cavalleria Rusticana" et de "La Navarraise."

Demain, matinée à 2 heures, "Cendrillon."

Demain soir le rideau se lèvera à 7 heures ; le spectacle se composera de "La Fille du Régiment," opéra comique en 2 actes, musique de Donizetti, et de "La Marraine de Charley," comédie en 3 actes de MM. M. Ordonneau et Brandon Thomas.

Mardi soir, 19 janvier, reprise de "Messaline". C'est à Mme Bressler-Gianoli que sera confié le rôle principal—qui lui conviendra à merveille. Il est facile de prévoir que notre contralto remportera mardi soir un véritable triomphe et qu'il rendra avec l'art que nous lui connaissons la belle musique d'Isidore de Lara.

Jeudi soir, 21 janvier, reprise de "La Bohémienne". L'œuvre de Puccini a toujours été fort apprécié ici ; les habitués de notre Théâtre de l'Opéra l'entendront encore bon nombre de fois, avec le plus grand plaisir.

On nous prie d'annoncer que nous aurons sous peu l'occasion d'entendre "La Tosca", opéra en trois actes de Puccini, dont le livret est tiré du drame de Sardou. La musique de cette œuvre est fort belle et originale ; les péripéties du drame sont très émouvantes ; nous sommes donc persuadé que notre public fera un accueil très flatteur à l'ouvrage de Puccini.

Cet opéra a été joué tout dernièrement à Paris et la presse parisienne a été unanime à en reconnaître la grande valeur artistique.

BUSSIÈRE ROWEN.

DEPECHES Télégraphiques

La grève des cochers.

Chicago, 15 janvier—La rareté des voitures aux enterrements a continué aujourd'hui et la grève des cochers paraît avoir donné naissance à une longue controverse.

Les propriétaires d'écuries ont refusé de prendre des ordres pour aucun équipage à part les corbillards et il n'y a eu d'ouverture de paix d'aucun côté.

D'après les patrons deux cents cochers ont signé une pétition demandant que la grève soit abandonnée et déclarant qu'ils croient de leur intérêt de travailler aux mêmes gages que précédemment.

Fourrures saisies.

New-York, 15 janvier—Des agents spéciaux de la trésorerie ont saisi une douzaine des fourrures valant de $150 à $1,000 envoyées du Canada à New-York et qu'ils recherchaient depuis quelques temps.

Ceux auxquels elles ont été retirées sont des citoyens bien connus de New York qui ont visité Montréal l'été dernier et ont acheté les fourrures à la condition qu'elles seraient livrées ici tous frais de douane payés. Ils prétendent n'avoir pas su qu'elles devaient être passées par contrebande à travers la frontière.

Une pétition circule maintenant demandant au secrétaire Shaw de rendre ces vêtements nécessaires sur paiement des droits.

Lynchage dans la Caroline du Sud.

Charleston, Caroline du Sud, 15 janvier—On reçoit la nouvelle du lynchage d'un noir du nom de "Général" Lee dans le comté de Dorchester. Il avait, paraît-il, tenté d'assaillir criminellement une femme blanche près de Keevesville. Un groupe d'individus l'a arraché à ceux qui l'avaient arrêté et l'a pendu à un arbre.

DISETTE D'HUITRES.

Baltimore, Maryland, 15 janvier — D'immenses nappes de glace couvrant les bancs d'huîtres de la baie de Chesapeake et ses tributaires empêchent les pêcheurs à la drague d'opérer et les seules huîtres qu'ils puissent obtenir sont prises des lits de réserve. La disette actuelle a fait monter le prix des huîtres.

Exécution en Georgie

Atlanta, Georgie, 15 janvier—John Harrris, de couleur, a été pendu aujourd'hui pour le meurtre de l'agent de police Hans C. Drasbach, le 3 octobre 1903 à Atlanta.

Drasbach avait arrêté Harris et le tenait prisonnier quand le nègre le frappa avec un couteau.

L'agent mourut au bout de quelques minutes.

Le baron Hayashi.

Londres, 15 janvier—Le ministre du Japon, le baron Hayashi, n'avait aucun avis ce matin sur l'attitude probable de la Russie ; il a dit cependant à un représentant de la Presse Associée qu'il était à peu près certain qu'aucune déclaration de guerre n'émanerait de la Russie.

Le ministre n'a pas grande confiance dans le résultat de la dernière note japonaise.

Il nie positivement que le Japon dans sa réponse propose la neutralisation d'une partie de la Mandchourie ainsi que de la Corée, ou que le droit de rompre les négociations ait été mentionné.

"Nos conditions sont virtuellement résumées dans la conclusion de la note du département d'Etat annonçant le traité chinois américain, a dit le ministre. Nous sommes prêts à nous battre pour ces principes auxquels, a dit le secrétaire Hay, les Etats-Unis sont irrévocablement attachés, à moins que la Russie ne consente à nous donner l'assurance définitive qu'elle aussi reconnaîtra l'entrée libre et la souveraineté de la Chine dans la Mandchourie.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 9 Commencé le 7 Janvier 1904

LES LARMES DE L'AMOUR.

Grand Roman Inédit

Par PIERRE SALES

PREMIÈRE PARTIE

V

ON N'EST PAS BON A MOITIÉ.

Suite.

Chère femme ! Les autres pouvaient la voir plus alourdie aujourd'hui, avec les traits plus empâtés ; mais lui, l'avait toujours, dans les yeux comme sur cette photographie, la taille à la fois fine, souple et puissante donnant l'image décevante hélas ! de la jeune maternité, du bel arbre où vont pousser de solides souches ; il voyait toujours ses cheveux châtains aussi épais qu'à vingt-cinq ans et pas le moindre pli autour de ses yeux bruns, et ses lèvres aussi fraîches qu'au premier baiser, tellement les souvenirs d'amour peuvent imprégner toute une vie. Lui-même se sentait toujours si vigoureux, si leste, qu'il ne croyait pas avoir changé avec ce beau marin—de fait, il n'était guère plus trapu ; ce n'était que dans sa barbe que des modifications s'étaient produites, dans ce large collier presque gris aujourd'hui ; et ses petits yeux gris, hardis, étaient tout aussi lucides que lorsqu'il servait l'Etat, plus malins, même, de l'expérience de la vie. Quant à son casque embroussaillé de cheveux, il était toujours aussi touffu, aussi noir.

Mais, comme il n'entendait plus aucun bruit au dessus de lui, il leva les yeux vers le plafond....Et sa femme, qui ouvrait justement la porte de la salle à manger, le surprit ainsi, d'expression si naïve de tendresse, si souriante, qu'elle dit gaiement :

—Eh bien, te voilà vite devenu papa, toi !

Il secoua la tête et essaya de reprendre un air rude. Mais il ne pouvait contenir, à la fois, tant d'émotions. Et s'étant simplement assuré qu'ils étaient bien seuls, il se jeta dans les bras de sa femme et l'étreignit passionnément. Et ils pleurèrent dans un même bonheur.

—Alors....alors, murmura-t-il quand il se reprit un peu, tu la veux bien, bien ?....Définitivement ?

—Ah ! mon ami, je n'ai plus qu'une terreur c'est qu'on ne nous l'enlève !....

—Et c'est bien possible, cela, que tu l'aies aimée, tout d'un coup, comme si elle était à toi ? .... Voyons, ça n'a aucun bon sens !....

—Est-ce que cela ne te déciderait pas, Grégoire, si on venait nous la reprendre ?

—C'est bien vrai, avoua t-il.

—C'est que nous l'aimions, vois-tu, depuis tant d'années, sans la posséder !

— C'est encore vrai !.... Et comment, s'écria-t-il, comment une mère a-t elle pu ?.... Ah ! quel drame se sera passé là !....

— Peu importe.... L'enfant était à qui voulait la prendre.... nous l'avons prise.... Elle est à nous.... Oui, bien à nous.... à nous !

Elle le répétait avec passion, pour bien se confirmer dans son bonheur, se défendre contre toute appréhension.

—Mais, ami, fit-elle avec un regard d'indicible bonté, tu viens de prononcer quelques paroles qui m'ont encore remué le cœur, bien remué pourtant déjà ; tu as dit, tout naturellement, ceci : "Comment une mère a-t-elle pu ?...." Et tu aurais cependant exigé de ma sœur Catherine qu'elle t'abandonnât son Claudet ?....

— Dieu de Dieu ! s'écria Le Boutu dans un extraordinaire revirement : Dieu de Dieu ! Va me la chercher !

—Que vas-tu lui dire ?....

—Va me la chercher, te dis-je !

Et lorsque Catherine eut été amenée, toute tremblante, devant lui, il la contempla avec un étrange mélange de bonté et de sévérité.

Mais, avant de parler, il passa dans le couloir et y arriva juste pour surprendre Claudet, qui montait à pas de loup vers les chambres.

—Morveux ! fit-il, je te prie de la laisser dormir, hein !....A-t-on jamais vu un garnement pareil !....

—Mon oncle.... c'était seulement pour la regarder dormir par le trou de la serrure !

—Fais-moi le plaisir d'aller au bureau de tabac me chercher un paquet de cigares comme d'habitude !

—Oui, mon oncle !

Et, radieux d'avoir une commission à faire pour ce terrible homme, Claudet s'élançait déjà sans même avoir l'argent.

Grégoire le rappela, lui jeta une pièce qu'il attrapa au vol.

Puis, le marin passa dans la cuisine et, malgré les grondements de la bonne, qui ne voulait pas quitter son fourneau, l'expédia lui chercher un journal.

Et, sûr enfin de n'avoir pas d'oreilles indiscrètes durant quelques minutes, il rentra dans la salle à manger et marcha rudement sur Catherine.

La faible créature était toute pâle.

—Pas la peine de te démonter ainsi, Catherine ! fit-il goguenard ; on ne va pas te manger ! C'est pour te dire simplement...

Mais il s'interrompit, dans un besoin d'enquête encore.

—Je ne veux pas te faire de peine.... te demander seulement une dernière fois, si je ne peux pas forcer le misérable qui ?....

Mais Catherine s'écriait, avec une âpreté bien inusitée chez elle :

—Non, non ! Cent fois non, Grégoire, tu ne peux rien tenter .... Et ce n'est pas un misérable.... Et je ne hais personne .... J'accepte la vie qui m'est faite telle qu'elle est....Tu dois bien sentir, maintenant, qu'on peut vivre rien que pour un enfant ... Je vais demander à l'administration des Postes qu'elle me nomme autre part qu'au Havre.... pas trop loin pourtant.... que, en cas de maladie de mon petit, je puisse appeler Françoise.... comme moi je serais toujours prête à venir si un de vous.... ou la petite....

—Tonnerre, Cathe ! fiche-moi la paix, hein ! avec ton histoire de vouloir nous quitter....

—Oh.... oh, Grégoire, balbutia-t-elle, la voix étranglée : tu voudrais donc bien ?

—Je veux.... Je veux..... que tu obéisses à ton administration, tout simplement.... C'est ça qui te ferait bien noter, si tu n'acceptais pas un poste dans ton pays !....

—Mais.... mais....Grégoire .... quand je serai au Havre, ou.... on ne pourra pas toujours laisser croire que....que je suis mariée.... C'est une honte pour vous, Grégoire, je le sens bien .... Ah ! Je ne le sens que trop !

—Mais non....

—Tout au moins une fausse position....

Il hurla presque :

—Il n'y a pas de fausse position, morbleu ! Il n'y a pas de honte pour ceux qui réparent les fautes des autres.... Et que quelqu'un vienne me dire quelque chose là dessus ;.... Ah, bien !.... Je le recevrais joliment !....

—Oh.... Grégoire.... Grégoire..... Comme tu es bon ! Que tu es grand !

—Moi ?... Moi ?....La bonne blague !....

Il ricanait et bourlinguait autour de la salle à manger, pour que ni sa femme ni sa belle sœur ne se jetassent à son cou.

Et il était abasourdi de sentir combien sa bonté le rendait heureux.

— Alors.... alors, mon ami, murmura Catherine, dont la voix dépassait à peine les lèvres, je.... je vais écrire tout de suite.... car j'avais laissé pressentir que peut-être ...Oh ! que je vais dire vite que c'est oui.... et puis vite chercher un logement !.... Il y a pas de temps à perdre....

—Un logement !.... Un logement !

Le Boutu cessait de bourlinguer, en hurlant encore ces mots :

—Un logement !.... Ah ça, t'es donc pas bien ici, Cathe ?...

— Comment ! Grégoire, Grégoire ! bégaya t elle, en joignant les mains vers lui : tu veux donc aussi ?....

Et lui, l'air exaspéré, vociféra presque, au milieu du transport de bonheur des deux femmes :

—Un logement !.... Je pense que tu vas me fiche la paix, hein .... avec ton histoire de logement ?..... Il ne manquerait plus que cela, que tu sois au Havre et que tu t'en ailles vivre autre part que chez nous !

VI

LES "JEUDIS" DE LA COMTESSE DE LAUZUN-CHABRILLAC.

— Ah ! les enfants !.... les